Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 84 (1939)
Heft: 10

Artikel: Le général de Steuben
Autor: Lecomte
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-341955

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le Général de Steuben

Pendant la guerre mondiale et les années qui suivirent, la propagande allemande aux Etats-Unis a fait un large usage du nom du général von Steuben. Ce général était un Allemand qui, en 1777, offrit ses services à la jeune république américaine, organisa son armée, gagna la confiance de Washington et la mérita de telle sorte qu'on peut lire aujourd'hui sur un bloc de granit dans un parc de l'Etat de New-York, l'inscription suivante :

Indispensable à la réalisation de l'indépendance américaine.

S'il est vrai qu'en débarquant en France en 1917, les Américains disaient : « Lafayette, nous voici », ils auraient eu plus de raisons encore, s'ils avaient débarqué en Allemagne, de dire : « Steuben, nous voici ».

Steuben, lui, avait débarqué aux Etats-Unis 140 ans auparavant, porteur du message ci-dessous, adressé au général Washington par les délégués américains à Paris, Silas Deane et Benjamin Franklin :

« Celui qui aura l'honneur de vous remettre cette lettre est le baron de Steuben, lieutenant-général dans l'armée du roi de Prusse, qu'il a accompagné dans toutes ses campagnes comme adjudant, quartier-maître général, etc. Il vient en Amérique par enthousiasme pour notre cause et a l'intention de se vouer à elle et de la servir de toutes ses forces. Il nous est recommandé par deux des meilleurs experts militaires de ce pays, le comte de Vergennes et le comte de St-Germain, qui le connaissent de longue date et s'intéressent beaucoup à son voyage. Ils sont convaincus que par les connaissances et l'expérience acquises en vingt

ans d'étude et de pratique à l'école prussienne, il est à même de rendre de grands services à notre armée. Je ne peux que vous le recommander très chaudement et former le vœu qu'il trouve un emploi à son goût au service de notre armée. »

En lisant cette lettre, le généralissime républicain Washington ne s'est peut-être pas demandé par quel concours de circonstances le despote Frédéric II, roi de Prusse, lui faisait cadeau d'un de ses meilleurs généraux, ni pourquoi celui-ci lui était si chaudement recommandé par les ministres de la Guerre et des Affaires étrangères du roi de France. Son armée manquait totalement d'officiers de carrière ; il était, comme le Conseil fédéral suisse d'hier, à la recherche d'un inspecteur et instructeur en chef. Et voilà que le ciel lui envoyait un général prussien élevé à l'école du plus grand capitaine de son temps. Washington n'en demanda pas davantage, confia l'instruction de ses milices à Steuben et en fit, en quelque sorte, son chef d'état-major. Dans l'histoire de la guerre de l'Indépendance américaine, les noms de Washington et de Steuben restent inséparables, comme ceux de Napoléon et de Berthier, ou de Blücher et de Gneisenau.

Le général Palmer, de l'armée américaine, vient de consacrer un gros volume à la carrière de Steuben. Plus curieux que Washington, il s'est attaché, entre autres, à rechercher par suite de quelles circonstances un lieutenant-général et baron prussien, adjudant de Frédéric II, avait été soudain pris d'enthousiasme pour la jeune république américaine au point d'abandonner une aussi brillante situation pour la servir. Les résultats inattendus de ces recherches méritent de retenir l'attention non seulement des militaires, mais aussi des historiens.

* * *

Que les lecteurs de la *Revue militaire suisse* me permettent d'abord de leur présenter mon vieil ami Palmer, qui, ainsi que son héros, ne doit d'ailleurs pas leur être totalement

inconnu. Notre livraison de décembre 1928 a, en effet, déjà publié le résumé d'un article de lui sur Steuben, paru dans un magazine américain.

Lorsque les Etats-Unis entrèrent dans la guerre mondiale, le colonel Palmer était l'un des officiers les plus en vue de la petite armée permanente américaine. Il fit partie de l'état-major trié sur le volet qui débarqua en France avec Pershing, en juin 1917. Une grave maladie le tint éloigné des opérations du printemps et de l'été 1918 ; il ne reparut sur le théâtre de la guerre qu'en octobre et commanda brillamment une brigade d'infanterie dans les dernières batailles au nord de Verdun.

Jouissant de la confiance du général Pershing et du Comité militaire du Sénat, Palmer joua un rôle de premier plan dans la réorganisation des forces armées des Etats-Unis après la guerre et fut le principal auteur de la loi militaire de 1920.

Mais ce que presque personne ne sait en Suisse, c'est que Palmer ne parvint pas à faire adopter son idée favorite, qui était de prendre notre armée suisse comme modèle des nouvelles institutions militaires des Etats-Unis. Il me demanda à cette époque de venir faire aux Etats-Unis des conférences sur notre armée. Mais Palmer ne réussit pas à convaincre Pershing et l'affaire tomba à l'eau. Néanmoins, il en resta quelque chose. L'armée américaine d'aujourd'hui compte, à côté de l'armée permanente, un certain nombre de divisions de garde nationale dont l'organisation est plus ou moins copiée sur celle de nos milices suisses.

Une fois retraité, le général Palmer s'est occupé surtout de recherches historiques sur la guerre de l'Indépendance américaine, et l'intéressante personnalité de Steuben a retenu tout particulièrement son attention. Ayant reconnu que son article de 1928 contenait de nombreuses erreurs, il publia en 1938, aux Etats-Unis, un livre sur Steuben, dont une édition allemande parut, il y a quelques mois, à Berlin [1].

[1] *General von Steuben*, par J. M. Palmer. Editions Wolfgang Krueger, Berlin.

* * *

L'article de 1928 se basait essentiellement sur une biographie de 1859, rédigée en grande partie d'après des notes autobiographiques de Steuben. Le livre de 1938 procède de l'ébauche inédite d'une biographie de Steuben, rédigée d'après les archives de Berlin, Carlsruhe et Hechingen, par l'écrivain germano-américain Kalkhorst, décédé en 1927.

Or, d'après ces archives, il est établi de façon incontestable que la lettre que Steuben présenta à Washington en 1777 était une imposture et que ses notes autobiographiques constituent, en ce qui concerne sa carrière en Europe jusqu'en 1777, un tissu de mensonges.

Steuben, lorsqu'il débarqua en Amérique, n'avait jamais été général, ni en Prusse ni ailleurs ; il avait quitté le service de la Prusse comme capitaine en 1763 et n'avait rempli depuis lors d'autres fonctions que celles de maréchal de la cour d'un principicule de l'Allemagne du Sud.

Comment concilier cette imposture avec le fait, également incontestable, que, de 1778 à 1783, le général américain de Steuben fut, après Washington, le principal artisan de la victoire ? Le dernier acte officiel de Washington, avant de déposer le commandement suprême en décembre 1783, fut d'écrire à son « cher baron » une lettre personnelle pour le remercier de ses services et l'assurer de son indéfectible amitié.

Pour résoudre cette énigme, il est nécessaire de retracer ici brièvement la carrière de Steuben en Europe, de sa naissance à Magdebourg en 1730 à son départ de Marseille pour l'Amérique en 1777.

Le père de Steuben était officier du génie prussien, de toute petite noblesse ; il semblerait même avoir usurpé la particule. En revanche, la mère et la grand'mère du pseudo-général étaient de vieille et authentique noblesse.

Suivant les traces de son père, le jeune Steuben entra dès 1746 comme aspirant (Fahnenjunker) dans un régiment d'infanterie prussien. La guerre de Sept ans le trouva, dix ans plus tard, lieutenant au même régiment. Il prit part,

comme officier de troupe, à de nombreuses batailles : Prague, Rossbach, Kunersdorf, etc., fut plusieurs fois blessé et devint, en 1761, « Quartiermeister-Lieutenant » ce qui, dans la terminologie prussienne d'alors, devait équivaloir à peu près à ce que nous appelons en Suisse : capitaine à l'état-major général.

Au début de 1762, nous trouvons Steuben à Kœnigsberg, d'où il paraît avoir dirigé un service de renseignements en Russie. Il y avait passé plusieurs années de son enfance, son père ayant été, à ce moment-là, au service de la Russie. Grâce probablement à d'anciennes relations de son père, il put, à plusieurs reprises, renseigner utilement Frédéric II, qui le nomma attaché militaire à l'ambassade de Prusse, nouvellement créée à Pétersbourg. Steuben n'y resta d'ailleurs que quelques mois.

A son retour, il fut de service un certain temps à l'état-major royal ; il paraît même avoir eu droit au titre d'adjudant du roi.

A cette époque, Frédéric était en train de se créer un état-major général, dont il était lui-même l'unique instructeur. La première classe de cette Ecole d'état-major comptait 13 élèves de grades divers, depuis le comte d'Anhalt, quartier-maître-général au lieutenant-quartier-maître von Steuben.

Steuben semblait alors avoir le pied à l'étrier, avec toutes chances de faire une brillante carrière dans l'armée prussienne.

Il n'en fut rien. En 1763, Frédéric, qui ne s'embarrassait pas de scrupules excessifs, s'empressa, la paix faite, de démobiliser son armée et de licencier purement et simplement bon nombre d'officiers. Steuben fut de ceux-là. Pourquoi ? On n'en sait rien. Steuben paraît avoir été, comme notre Jomini, une « baïonnette intelligente », mais en même temps un subordonné assez peu discipliné. Il semblerait qu'il ait encouru le mécontentement du comte d'Anhalt, quartier-maître général, et que ce dernier ait profité d'une peccadille pour le « limoger ».

Bref, à 33 ans, le futur inspecteur général de l'armée américaine, ex-capitaine prussien, se trouvait, sans ressources et criblé de dettes, sur le pavé d'une petite garnison de province.

Si le roi de Prusse avait retiré sa protection à son élève, ce dernier paraît avoir trouvé, dans la famille même de Frédéric, une protectrice en la personne de la princesse Frédérique, nièce du roi de Prusse et épouse du prince Frédéric-Eugène de Wurtemberg. C'est, semble-t-il, grâce à cette princesse que Steuben fut « repêché » en 1764 par le prince de Hohenzollern-Hechingen qui le nomma maréchal de sa cour.

Steuben remplit cet office jusqu'au printemps de 1777, quelques mois avant son départ pour l'Amérique. Il s'entendait fort bien avec son prince, mais tous deux paraissent avoir eu plus de talent pour vider la caisse princière que pour la remplir. Pendant ces douze ans, la petite cour d'Hechingen voyagea beaucoup, reçut beaucoup de monde et contracta beaucoup de dettes. Steuben fit avec son prince de nombreux et longs séjours en France, notamment à Paris, Montpellier et Strasbourg, et y lia connaissance avec de nombreux personnages français, allemands et anglais.

A partir de 1775, poussé probablement par le besoin d'argent et le goût des aventures, l'ex-capitaine prussien cherche à reprendre du service militaire. Par l'entremise d'un ami français, il projette de lever un régiment allemand au service de France, dont son prince serait le colonel honoraire et lui-même le colonel effectif. Ayant échoué, il offre, en 1776, sans plus de succès, ses services à l'Autriche. Au printemps 1777, il quitte la cour d'Hechingen pour Carlsruhe, où il cherche, également sans succès, à obtenir un commandement dans l'armée du margrave de Bade.

A ce moment, un ami anglais, sympathisant avec l'Amérique, le met en relation avec les délégués américains à Paris, Silas Deane et Benjamin Franklin.

Ceux-ci étaient à la recherche d'un officier capable de

réorganiser, ou plutôt d'organiser ce qu'on appelait l'armée continentale et qui n'était guère qu'une cohue de volontaires et de milic'ens, sans cohésion ni discipline. Steuben avait fait la guerre sous Frédéric, il avait du talent et des relations ; il parut à Franklin l'homme qu'il cherchait, et la suite prouva que Franklin avait raison. Mais pour arriver aux Etats-Unis avec un prestige suffisant, il aurait fallu que Steuben fût, non pas capitaine, mais général. Ce détail n'embarrassa pas longtemps Franklin. Pour cela, dit Palmer, il suffisait d'un bon tailleur et il n'en manquait pas à Paris. Quant à Steuben, il était à bout de ressources et avait confiance dans son étoile et ses aptitudes militaires ; il n'était donc pas difficile sur le choix des moyens. Plus tard, il fut obligé de continuer à mentir, pour ne pas désavouer ses protecteurs.

Après des négociations quelque peu laborieuses auxquelles furent mêlés l'écrivain Beaumarchais et le ministre de la guerre St-Germain, qui connaissait et appréciait beaucoup Steuben, ce dernier fut généreusement doté par Franklin du grade de lieutenant-général prussien, ainsi que du titre de baron et de quelques autres. On trouva au pseudo-général, qui parlait fort bien le français, mais ne savait pas un mot d'anglais, un aide-de-camp français parlant cette langue. Beaumarchais avança les frais du voyage, Steuben commanda les uniformes, Franklin rédigea la fameuse lettre à Washington et vogue la galère !...

Sa Majesté le Hasard, comme disait Frédéric II, avait bien fait les choses. Sans elle, la puissante république des Etats-Unis n'existerait probablement pas et personne ne parlerait plus du capitaine von Steuben.

COLONEL LECOMTE.